

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 35 (1897)  
**Heft:** 44  
  
**Artikel:** Cossonay  
**Autor:** L.M.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-196521>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER  
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Engano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS », LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4.50 ; six mois, fr. 2.50.

ETRANGER : Un an, fr. 7.20.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## Cossonay.

Ne vous êtes-vous pas maintes fois demandé ce qu'était devenu le funiculaire de Cossonay dont nous n'entendions plus parler depuis longtemps?... Evidemment, et nous aussi.

Hélas, c'est que nous ne savions pas tous les déboires, tous les sacrifices que cette petite voie ferrée a occasionnés à ceux qui l'ont entreprise, grâce aux terrains mouvants, aux infiltrations d'eau, dans ces malheureuses *Côtes* que Dieu bénisse !

Enfin des études minutieuses et des travaux considérables viennent de mettre fin à cet état de choses et assurent désormais la parfaite stabilité de ce sol ingrat, auquel il prenait parfois la fantaisie de descendre vers la Venoge.

Il était temps, car le pauvre wagonnet qui était là, triste et délaissé, au bas de la rampe, faisait mal à voir. A peine avait-il, à l'origine, fait une première course d'essai, qu'il dut s'arrêter devant le funeste éboulement qui rompit, un jour, la voie comme on brise un roseau, emportant dans les pentes de la vallée les terrassements, les traverses et les rails !

Il attendit donc patiemment à quelques pas de la gare du Jura-Simplon, et à la vue des passants montant à Cossonay, qui avaient l'air de lui dire : « Toi, tu y es encore pour un moment, va !... Et nous !... Il en passera de l'eau sous les ponts avant que nous puissions graver ces diables de *Côtes* en chemin de fer !... »

Et au sommet de la colline, un autre wagonnet, frère jumeau de celui-ci, subissait le même esclavage. Encore si ces deux véhicules avaient pu échanger leurs plaintes et se faire de mutuelles confidences, c'eût été un adoucissement à leurs revers ; mais non ! Impitoyablement cloués sur place, ils broyaient du noir et s'ankylosaient.

Cependant le sort de celui qui était arrêté là-haut, à deux pas de la ville, était déjà plus supportable : il jouissait d'un panorama superbe, grandiose même.

Car, vous le savez, ou vous ne le savez pas, la vue dont on jouit de la terrasse de la petite gare de Cossonay est une des plus belles du canton. Rien n'est plus frais, plus romantique, plus riant que le tableau qui se déroule graduellement aux yeux lorsqu'on franchit, en ligne droite, par le funiculaire, l'espace qui sépare la ligne du Jura-Simplon de la jolie ville de Cossonay, dont on aperçoit de loin le gracieux clocher, qui s'élève au-dessus des arbres et se détache sur le ciel bleu.

Puis bientôt apparaissent quelques beaux villages du Gros-de-Vaud, au milieu de vertes prairies et de nombreux arbres fruitiers. Ce sont Sullens, Penthaz, Penthalaz, Dailens, Bournens et autres qui dominent la fertile vallée de la Venoge.

Plus loin, sur les pentes occidentales du Jorat, Boley-Orjulaz, Assens, Bottens, Bettens, St-Barthélemy, Poliez-le-Grand, Echallens, Sugnens, etc., dont les clochers brillent au loin comme des aiguilles argentées.

Lorsqu'on atteint le point culminant de la

ligne, le spectacle grandit encore et devient vraiment magnifique.

Autour du paysage que nous venons de décrire, les Alpes fribourgeoises, les Alpes vaudoises et celles de Savoie forment une ceinture imposante d'où se détachent nettement leurs sommités.

Le Mont-Blanc apparaît dans toute sa pureté, et si l'on se tourne à l'occident, c'est la longue chaîne du Jura qui complète le panorama.

Il faut absolument s'arrêter au buffet de la petite gare de Cossonay et se promener quelques instants sur sa haute et belle terrasse pour jouir de ce coup d'œil d'ensemble.

Quand le temps est beau, on voit la plus grande partie de la nappe azurée du Léman et l'on aperçoit le lac de Neuchâtel. Puis — gracieux spectacle — d'un côté le panache de fumée du train qui monte à Naye, et de l'autre, celui du chemin de fer de St-Croix, qui court sur les flancs escarpés du Jura.

Et si vous voulez mieux encore, poussez vite une pointe jusqu'au *Signal de Cossonay*, à six ou huit minutes de là. Il en vaut vraiment la peine.

Nous ne saurions donc trop engager les personnes qui ne le connaissent pas encore de visiter quelquefois cette jolie ligne de chemin de fer, située dans une de nos plus belles contrées, et qui, de la gare du Jura-Simplon, vous conduit à Cossonay, en neuf minutes, tandis que pour graver les *Côtes* à pied, il ne faut pas moins de trente à trente-cinq minutes, suant et soufflant.

Autre renseignement utile : le buffet est fort bien tenu.

Croyez-moi, vous qui me lirez, faites cette petite course, même par un beau dimanche d'automne ou d'hiver, et, nous en avons la conviction, vous en reviendrez content.

L. M.

## Réponse.

J'ai lu dans le *Conteur* du 23 octobre la lettre d'un honnête artisan et elle m'a montré une fois de plus que ce n'est pas d'aujourd'hui que les femmes sont jugées injustement, mais qu'elles l'ont été de tout temps, et particulièrement en l'an de grâce 1792.

L'auteur, du reste, a dû être un personnage très peu intéressant, car s'il avait eu le moindre petit grain de bonté et d'amour-propre, si une seule goutte de bon sang avait fait battre son cœur, il n'aurait jamais dénigré sa femme à ce point. Eût-elle eu de bien vilains défauts que son devoir eût été de les cacher avec soin.

La femme, je vois cela d'ici, lui avait donné tout son cœur, et l'on sait ce qu'ils sont forts en affection et en fidélité les cœurs de jeunes filles : « Tu verras, lui avait-elle dit au moment de leur mariage, quel séjour enchanté sera notre humble nid, quelle saveur aura notre pain lors même que nous n'aurions point de beurre avec ; pourvu que nous nous aimions toujours, toutes les autres choses nous seront données par dessus. »

Elle avait songé et parlé ainsi, la pauvrette. Quant à son élu, écoutez-le, faisant de ridicules plaintes : il se désole de ce que sa femme se baisse pour ramasser la monnaie qu'il laisse trainer, peut-être, tandis qu'autrefois il se serait précipité, roulé à terre pour le faire à sa place et l'empêcher de salir le bas de ses jupes. Il se lamente de ne pas avoir deux bougies pour jouer aux cartes comme si, dans le temps, il ne trouvait pas lui-même qu'une seule était encore de trop, lorsqu'il faisait sa cour !

Etait-il assez prétentieux, ce beau monsieur ! On s'indigne quand on pense qu'à cette époque les gens ne s'accordaient le luxe d'une chandelle que dans les grandes occasions, par exemple lorsqu'ils avaient en journées le cordonnier ou le tailleur qui aurait perdu un temps infini pour enfiler son aiguille à la lumière mourante du lumignon fumant.

Les choses en sont aujourd'hui au même point qu'au temps du mécontent et honnête artisan, et les maris parfaitement satisfaits de leurs femmes sont presque introuvables. Lorsqu'ils possèdent soit une maison ou un cheval, ou un fusil, ou un chien de chasse ou même encore un ami découvert au Cercle, ils en sont enchantés, les vantent avec exagération et en parlent à tout propos au point d'en ennuyer leurs auditeurs.

Et dire que s'ils ont une femme, ils s'en plaignent presque constamment ! Pourquoi cette histoire si vieille et toujours nouvelle ? C'est que le cœur de la femme est comparable à un instrument délicieux : il en peut sortir des mélodies innombrables, ayant le pouvoir d'attendrir les cœurs les plus durs ; mais pour faire vibrer des cordes aussi délicates il faudrait les doigts légers d'un artiste.

Hélas ! que de choses exquises ne sont jamais entendues, que d'instruments dont les voix ne parlent point, étant tombés dans des mains capables, tout au plus, de tourner la manivelle de quelque orgue détraqué.

M<sup>me</sup> DESBOIS.

## Le parmesan révélateur.

Un soupir : ah ! puis un silence.

— Et toi aussi, Gaston, tu es triste, qu'as-tu ? interrogea la vieille dame.

— Autre soupir, masculin celui-là, aah !... puis un nouveau silence.

— Voyons, Marcelle, parle, reprit-elle, je veux savoir la cause de ces mines d'enterrement ?

— Eh bien ! voilà, grand'maman, s'écria Mlle Marthe, jolie brunette de dix-sept ans, au teint frais, à l'œil éveillé, qui tâchait de prendre les airs penchés d'une personne accablée de chagrins : voilà, en deux mots, pourquoi nous sommes tristes, Gaston et moi : nous nous aimons !

— Et là ! je ne vois rien de triste là-dedans ! répondit la bonne maman en souriant.

— Comment, rien de triste ! mais c'est affreux ! reprit Gaston d'une voix lamentable ; songez, grand'maman, on ne nous prend pas au sérieux, nous sommes trop jeunes, à ce qu'il paraît, comme s'il fallait être des vieillards pour avoir le droit d'être amoureux ; je viens d'avoir vingt-deux ans, ma cou-